

Le Chat Murr 99

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

NOVEMBRE 2024 ISSN 2431-1979

LETTRES FRANÇAISES DU 19^e SIÈCLE



Au pays de Jules Barbey d'Aureville

« La demie de huit heures, comme on dit dans l'Ouest, venait de sonner au clocher, pointu comme une aiguille et vitré comme une lanterne, de l'aristocratique petite ville de Valognes. » L'histoire du chevalier des Touches, lue quelques années plus tôt, se rappelait à moi chaque fois qu'étudiant je prenais le Paris-Cherbourg pour me rendre à l'abbaye cistercienne de Bricquebec. Il me fallait, au petit matin, descendre du train à Valognes « dans cette portion de Normandie qu'on appelle la presqu'île du Cotentin ». Je cite *L'Enfermée*, le premier roman que j'ai lu de l'écrivain natif de Saint-Sauveur-le-Vicomte, « cette bourgade jolie comme un village d'Écosse ». C'est toujours avec le même plaisir que je relis Jules Barbey d'Aureville, ce grand écrivain normand, chantre des landes, ces « lambeaux, laissés sur le sol, d'une poésie primitive et sauvage que la main et la herse de l'homme ont déchirée ».

Jules Barbey d'Aureville
(1808-1889)

Léon Bloy et Jules Barbey d'Aureville

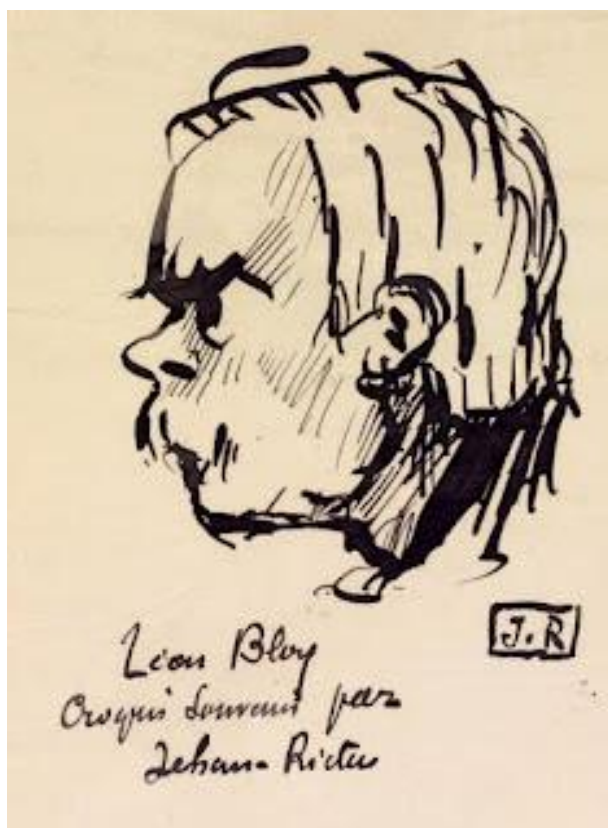
LIRE PAGES 2 et 3

巴尔扎克与中国

Balzac et la Chine

LIRE PAGES 3 et 4

Léon Bloy et Jules Barbey d'Aurevilly



Si Léon Bloy avait des mots durs et outrageants contre ceux qui « ont pour eux la force presque infinie d'une persévérance que ne décourage nul insecticide et le fanatisme véhément de la sottise absolue » (je vous renvoie à sa fameuse *Exégèse des lieux communs*), il tenait un autre langage à l'égard de ceux qu'il considérait comme ses proches, intellectuellement et humainement. Jules Barbey d'Aurevilly qu'il jugeait comme l'un des plus grands « artistes » du siècle était l'un de ces derniers, et il allait jusqu'à voir en lui « une sorte de prophète du désespoir qui affirme la solitaire grandeur du Seigneur Dieu sur le giron putrescent de la société chrétienne.¹ » Ce fut un coup de foudre ! En 1867, Léon Bloy habitait à Paris 24, rue Rousselet, ignorant qu'il avait pour voisin Jules Barbey d'Aurevilly. Un jour, raconte Joseph Bollery, croisant l'auteur de *L'Enfermé*, Léon Bloy

« se sentit poussé sur les traces d'un homme qui, dans un éclair, lui apparaissait comme une vivante protestation contre son époque ; il s'élança dans le couloir, gravit l'escalier et s'arrêta derrière lui sur le palier du premier étage devant la porte du tournebride : « Que désirez-vous, jeune homme ? demande Barbey.

- Vous contempler, répondit Bloy. »

Cette réponse n'était pas pour déplaire à l'historien de Brummel qui, introduisant son singulier visiteur, s'assit dans un fauteuil et, lui désignant un autre siège en face de lui :

- Eh bien ! contemplez-moi ; mais asseyez-vous, vous serez mieux pour cette opération. »

La contemplation devait durer vingt-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Barbey d'Aurevilly, le 23 avril 1889.²

Voilà pour l'homme ! Quant à l'écrivain, Léon Bloy pensait comme l'auteur de *L'Enfermé* que leur époque, « grossièrement matérialiste et utilitaire, a pour prétention de faire disparaître toute espèce de friche et de broussailles aussi bien du globe que de l'âme humaine ». Et puis, puisque je cite *L'Enfermé*, Léon Bloy ne pouvait qu'être marqué par un personnage comme l'abbé Jéhaël de la Croix-Jugan : « C'était une de ces âmes tout en esprit et en volonté, composées avec un éther, implacable, dont la pureté tue, et qui n'étreignant, dans leurs ardeurs de feu blanc comme le feu mystique, que des choses invisibles, une cause, une idée, un pouvoir, une patrie ! » Ou par celui de Jeanne-Madelaine Le Hardouey, l'héroïne du roman, une de ces natures « qui prennent de leur sang dans leur main et le jettent en mourant contre leur ennemi, fût-ce le ciel ! »

« Comme imprécateur, surtout, il était inouï. » C'est ainsi que Léon Bloy, alias Caïn Marchenoir, se présente dans *Le Désespéré*. Et à ses yeux l'écrivain a pour devoir de « dire la vérité quelle qu'elle soit et quels qu'en puissent être les dangers ». On ne s'étonne pas de trouver sous sa plume des formules puissantes, exorbitantes – je puise ici dans *Le Désespéré* –

pour dénoncer les « distributeurs de viande pourrie du journalisme » ou les « démantibulés corybantes de l'art moderne ». Les portraits qu'il brosse d'Alphonse Daudet, de Jean Richepin ou de Guy de Maupassant sont consternants. Léon Bloy pouvait en une phrase, cinglante, traîner un auteur aux gémonies : « Tout ce que la médiocrité de l'esprit, la parfaite absence du cœur et l'absolu scepticisme peuvent donner de félicité à un mortel lui fut octroyé.³ » Dur, dur !

Léon Bloy pensa un temps écrire un livre sur Jules Barbey d'Aureville. De ce projet il ne subsiste qu'un titre, *Le Pauvre Maître*, et qu'une introduction inachevée qui débute par cette phrase : « La pire infortune pour un grand homme, c'est l'admiration des imbéciles. » Et, un peu plus loin, après avoir rappelé qu'il « [a été], vingt-deux ans, l'intime de ce mort et demeuré le *seul* capable de parler de lui avec compétence », il déclare ne pas pouvoir « voir les pourceaux de la vanité ou les macaques à tête aplatie et à courte queue de la littérature de complaisance, déposer leurs crottes sur son tombeau » ! Il conclut : « Barbey d'Aureville n'a que moi pour le défendre. Si je ne parlais pas, on ne verrait plus la fin des profanations et des âneries.⁴ »

📖 1. Léon Bloy, *Le Pal*, Librairie Stock, 1925, p. 61. 2. Joseph Ballery, *Léon Bloy, origines, jeunesse et formation, 1846-1882*, Albin Michel, 1947, p. 81-82. 3. Léon Bloy, *Le Désespéré*, Club des Libraires de France, 1955, p. 305. 4. Léon Bloy, *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, Mercure de France, 1921, p. 48.

巴尔扎克与中国

Balzac et la Chine

J'avais gardé le souvenir d'une discussion de notables de province dans *Le curé de village* au cours de laquelle l'un des convives de madame Graslin compare Confucius à Moïse : « Est-ce notre faute à nous, dit Clousier, si Jésus-Christ n'a pas eu le temps de formuler un gouvernement d'après sa morale, comme l'ont fait Moïse et Confucius, les deux plus grands législateurs humains ? Car les Juifs et les Chinois existent, les uns malgré leur dispersion sur la terre entière, et les autres malgré leur isolement, en corps de nation.¹ » Mais je ne m'étais pas davantage intéressé à la place que la Chine pouvait occuper dans l'œuvre de Balzac en dehors d'une suite d'articles publiés en 1842 à propos d'un album de dessins de son ami Auguste Borget (1808-1877) qui se rendit en 1838 dans le sud de la Chine (Hong Kong, Canton, Macao). Il y a quelques années une publication universitaire m'avait fait découvrir un roman de Balzac dont j'avais jusqu'à aujourd'hui négligé la lecture.² Ce roman, *L'interdiction*, raconte l'histoire d'une femme qui veut faire interdire son marquis de mari, un sinophile monomane ! Laissons ce dernier plaider sa cause :

« A vingt-cinq ans je savais le chinois, et j'avoue que je n'ai jamais pu me défendre d'une admiration exclusive pour ce peuple, qui a conquis ses conquérants, dont les annales remontent incontestablement à une époque beaucoup plus reculée que ne le sont les temps mythologiques ou bibliques ; qui, par ses institutions immuables, a conservé l'intégrité de son territoire, dont les monuments sont gigantesques, dont l'administration est parfaite, chez lequel les révolutions sont impossibles, qui a jugé le beau idéal comme un principe d'art infécond, qui a poussé le luxe et l'industrie à un si haut degré que nous ne pouvons le surpasser en aucun point, tandis qu'il nous égale là où nous nous croyons supérieurs. Mais, monsieur, s'il m'arrive souvent de plaisanter en comparant à la Chine la situation des états européens, je ne suis pas Chinois, je suis un gentilhomme français.³ »

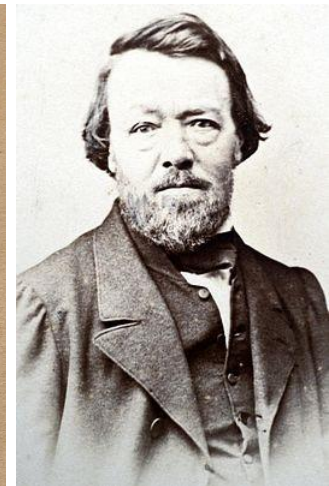
Balzac aimait la Chine. Oui, mais quelle Chine ? Ne serait-ce pas cette Chine « fantastique et drôlatique⁴ » qu'il évoque dans le premier de ses articles de 1842 destinés à intéresser ses

lecteurs à l'album illustré d'Auguste Borget, *La Chine et les Chinois* ? Et s'il parle si peu des dessins de ce dernier – « Je me suis inquiété fort peu des trente et quelques dessins tirés de l'album de notre voyageur...⁵ » – c'est que, comme Baudelaire, il pensait que « les tableaux de M. Borget nous font regretter cette Chine où le vent lui-même, dit H. Heine, prend un son comique en passant par les clochettes, – et où la nature et l'homme ne peuvent pas se regarder sans rire ⁶ ». Sans doute, mais comme le remarque fort pertinemment Véronique Bui, « cette vision romantique de la Chine [...] entre en contradiction avec l'autre, plus du tout romantique, qu'il expose simultanément dans son compte rendu, d'une Chine ouverte, une Chine faisant du commerce avec la France ⁷ ».

La Chine et Balzac ? On pense au roman de l'écrivain chinois francophone Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, mais sait-on que Balzac est l'un des écrivains étrangers les plus lus en Chine ? Quant à l'influence qu'il a eue sur la littérature chinoise, elle est loin d'être négligeable. C'est la conclusion à laquelle arrive Véronique Bui qui dans son livre *Le Voyage en Chine de Monsieur de Balzac* insiste sur le rôle fondamental joué par le roman de Dai Sijie (et le film qui en a été tiré) dans l'histoire de l'appropriation de Balzac en Chine : « Dai Sijie a su mettre en lumière la part de merveilleux inscrite dans l'œuvre romanesque de Balzac en racontant ce miracle d'une métamorphose par la lecture. Avec ce roman, Balzac devient effectivement, sous les yeux des lecteurs, le Balzac des Chinois.⁸ »

1. *L'Œuvre* de Balzac publiée sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau, Le club français du livre, 1954, VII, p. 883. 2. *Balzac et la Chine - La Chine et Balzac*, sous la direction de Véronique Bui et Roland Le Huenen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2017. 3. *L'Œuvre* de Balzac, VI, p. 1269. 4. Honoré de Balzac, *Voyage de Paris à Java* suivi de *La Chine et Les Chinois*, édition établie par Patrick Maurus, Babel/Actes Sud, 2006, p. 119. 5. *Ibid.*, p. 170. 6. Baudelaire, *Salon de 1845*, in *Œuvres complètes*, texte établi par Y.-G. Le Dantec, Bibliothèque de la Pléiade, 1961, p. 854. 7. Véronique Bui, « D'Issoudun à Bourges via Canton », *Balzac et la Chine*, p. 78. 8. Véronique Bui, *Le Voyage en Chine de Monsieur de Balzac*, Les Indes savantes, 2023, p. 180.

La Chine d'Auguste Borget



« Notre voyageur Berrichon pense avoir fait des merveilles ! Croyez-moi, si je vous parle de lui, de son voyage et de son album, c'est que j'ai raison : les paravents sont les paravents et le voyageur n'est pas prophète ! Oui, il n'y a pas d'autre Chine que la Chine des magots. Vue de près, la Chine est plus incroyable, plus fantastique que vue sur nos cheminées. En faisant un dessin sur place, M. Borget nous a rapporté des écrans, des paravents, des vases extraordinaires, dont les fleurs et les fruits sont décidément vrais. Nous sommes maintenant en plein dans le sujet. Oui, ce peuple tourne lui-même, il ne change pas, il est bien l'empire du Milieu. »

Honoré de Balzac